Document generated on 07/17/2025 9:20 p.m.

Recherches sociographiques

Frédéric Parent, *Léon Gérin, devenir sociologue dans un monde en transition,* Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2018.

Simon Couillard

Volume 60, Number 3, 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1075160ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1075160ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Couillard, S. (2019). Review of [Frédéric Parent, *Léon Gérin, devenir sociologue dans un monde en transition,* Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2018.] *Recherches sociographiques*, *60*(3), 692–693. https://doi.org/10.7202/1075160ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques et Université Laval, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Frédéric Parent *Léon Gérin, devenir sociologue dans un monde en transition,* Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2018.

Léon Gérin, devenir sociologue dans un monde en transition n'est pas une biographie à proprement parler. Il ne s'agit pas non plus d'un exposé systématique des idées et théories du « premier sociologue canadien ». En fait, ses idées ne font l'objet que du dernier chapitre, dans lequel l'auteur présente les modifications que le sociologue souhaite apporter à la nomenclature des groupements sociaux proposée par Henry Tourville, maître à penser de l'école française de science sociale à laquelle Gérin se rattache.

Or, le débat entre les disciples français de Tourville et le sociologue canadien sur cette nomenclature illustrerait surtout, selon Parent, le lien étroit entre l'appartenance sociale et l'étude des groupements sociaux, ou les catégories d'analyse qui deviendraient plus problématiques hors de leur contexte d'émergence. Là est l'objet de cet ouvrage dans lequel l'auteur entend démontrer, entre autres, « […] le caractère nécessaire, ou fondé socialement […] » (p. 237) des modifications proposées par Gérin, à partir d'un espace social défini par les relations concrètes que ce dernier entretient avec ses collaborateurs, mais surtout avec les membres de sa famille et sa parenté.

L'auteur propose ainsi une analyse des conditions sociales de la pratique sociologique à l'époque de son émergence au Canada, une époque « en transition », dans la mesure où les manières de faire société se trouvent profondément bouleversées par le développement du capitalisme industriel. Le procédé, l'étude de la correspondance, met plus largement en lumière la vie domestique et familiale de la bourgeoisie canadienne-française au tournant du 20e siècle, ce qui rappelle le type d'ethnographie qu'inaugure Gérin lui-même et que pratiquait, plus près de nous, le sociologue et professeur Gilles Houle.

Pour Gérin, l'univers domestique renvoie à la mère, à la fratrie et à l'oncle Denis, l'autre religieux (avec Tourville) dont l'influence se révèle déterminante. Les femmes y ont une importance de premier ordre, et ce, dans l'accomplissement même du travail de Léon – une sœur qui aide le sténographe, la mère, surtout, qui veille à la diffusion des écrits du sociologue, etc. On constate donc une contribution qui ne se limite pas au dégagement des contraintes domestiques et familiales, mais qui touche directement au travail intellectuel, même si, à l'image de ce qui se passe dans les autres domaines d'activité, ce sont « les hommes [qui] assurent l'articulation abstraite de la théorie et de la pratique alors que les femmes la prennent en main de façon concrète » (p. 195).

La correspondance avec ses frères et l'oncle illustre davantage le cheminement professionnel de Gérin et les enjeux autour de ses choix d'occupations rémunérées. Typiquement, c'est le travail de fonctionnaire qui assure d'abord à ce dernier et à sa jeune famille leur subsistance, et c'est Henri, le frère bien connecté dans les milieux politiques, qui joue d'influence pour le lui assurer. Ici, le recours aux échanges épistolaires se révèle très profitable : les ressorts intimes de cette réalité, largement applicable à l'ensemble de la bourgeoise canadienne-française,

sont richement détaillés. C'est toutefois l'entreprise de colonisation agricole du sociologue qui occupe une place de choix au fil des différents chapitres. La gestion du cheptel, celle des ouvriers et de la production laitière et fromagère occupent l'esprit de Gérin et les échanges avec la famille. L'importance que prend ce projet, dans l'ouvrage et pour Gérin, serait attribuable à la perspective scientifique – « particulariste » – du sociologue canadien et à la valeur accordée à l'accomplissement et à l'autonomie individuelle. De façon générale – c'est la thèse de Parent – cette posture théorique ne serait pas étrangère à la proximité des Canadiens anglais qui est celle, plus largement, de l'élite canadienne-française de l'époque. Pour Gérin, il vaudrait mieux « […] faire [du rapport de domination entre Canadiens français et Canadiens anglais] en quelque sorte une question d'initiative individuelle qu'une question collective de domination » (p. 129).

Cette approche « particulariste », Gérin entend la préciser à son retour d'Europe grâce à un réseau de collaborateurs canadiens-français qu'il anime autour de ses écrits publiés dans *La Science sociale,* la revue fondée par Edmond Demolins. L'étude de la correspondance avec ces derniers brosse un portrait crédible des circonstances difficiles de la pratique scientifique au Canada français : le peu de débouchés professionnels en science sociale, « […] une lutte pour la subsistance à défaut de posséder des moyens d'existence propres » (p. 220), les occupations politiques et religieuses qui occupent un temps considérable, etc. L'auteur soulève ainsi une partie du rideau sur l'ambiance intellectuelle du Canada français de l'époque, et qu'il le fasse à partir de la subjectivité intime d'un ensemble d'acteurs apparaît non seulement intéressant, mais fort à propos.

Simon Couillard

Cégep de Saint-Félicien
simon_couillard@hotmail.com

Marie-Laure Pouliot, *Le Long de la Main cosmopolite. Promouvoir, vivre et marcher le boulevard Saint-Laurent à Montréal*, Presses de l'Université du Québec, 2017.

Cet ouvrage de Marie-Laure Pouliot s'intéresse aux façons dont le boulevard St-Laurent à Montréal incarne, cristallise et promeut différentes conceptions du cosmopolitisme contemporain. Parce que le boulevard St-Laurent constitue une artère culturelle phare de la ville et l'un des principaux « couloirs de l'immigration » du 20e siècle (p. 32), l'auteure propose de saisir les narratifs qui mettent en scène la coexistence d'identités et d'appartenance multiples. Le livre illustre comment se déploient, à travers le prisme du cosmopolitisme, l'attachement au lieu ainsi que la mise en place de stratégies économiques et de politiques de revitalisation urbaine. En prenant appui sur de nombreuses entrevues réalisées auprès de résidents, commerçants et membres d'associations vouées à la sauvegarde et à la valorisation de la rue, mais aussi sur divers rapports et mises en contexte historiques, Marie-Laure Pouliot souhaite comprendre comment le boulevard St- Laurent, tout au long des quartiers qu'il traverse, se construit à partir des différents usages, instrumentalisation et appropriation du terme cosmopolitisme.